



HAL
open science

La France des “ ultras ”

Nicolas Hourcade

► **To cite this version:**

Nicolas Hourcade. La France des “ ultras ”. Sociétés & Représentations, 1998, 7, n° 7, p. 241-261.
halshs-01176118

HAL Id: halshs-01176118

<https://shs.hal.science/halshs-01176118>

Submitted on 14 Jul 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Nicolas HOURCADE

La France des « ultras »

Texte paru en 1998 dans le numéro 7 de *Sociétés & Représentations*,
avec quelques modifications formelles de l'éditeur.

Références du texte publié : Nicolas Hourcade, « La France des “ultras” », *Sociétés et Représentations*, 1998, n° 7 (« Football et sociétés »), pp. 241-261.

*

**

Résumé : *Il existe diverses manières d'être supporter. Depuis une quinzaine d'années, en France, des groupes de jeunes « ultras » se développent. Ces « ultras » cherchent à se constituer comme des acteurs du football en créant leur pratique et leur compétition. Ils se réfèrent à une même culture, qu'ils actualisent différemment. Cette activité leur permet d'occuper leur temps de loisir, de s'affirmer et d'accéder à une forme d'action collective autonome, à laquelle ils s'efforcent de donner un sens par la mobilisation d'identités, essentiellement locales.*

Abstract : *The France of “ultras”*

There are different ways to be a supporter. In France, groups of young “ultras” have been developing for about fifteen years. These “ultras” are trying to constitute themselves as actors of the football scene by creating their own practice and competition. They relate to a same culture that they update in a different way. This activity allows them to spend their time of leisure, to assert themselves and to have access to a form of collective and autonomous action, to which they try to give meaning by mobilizing – essentially local – identities.

*

**

Il faut attendre les années 1970, et les succès européens de Saint-Etienne, pour que le public français du football se manifeste par sa ferveur. A cette époque, des « Kops »¹ se constituent dans plusieurs villes. Grâce aux rencontres internationales et à la multiplication des images télévisées des championnats des pays voisins, les supporters français peuvent voir à l'oeuvre leurs homologues étrangers. Ceux-ci suscitent des vocations et, au milieu des années 1980, des fans plus démonstratifs, des jeunes dans leur très grande majorité, se distinguent des supporters traditionnels. Certains, notamment une partie du Kop de Boulogne parisien, s'inspirent des groupes de hooligans anglais, qui se sont rendus célèbres dès les années soixante. D'autres (à Marseille, Nice, Bordeaux mais aussi Paris), imitent les ultras italiens, qui se sont implantés dans les stades de la péninsule à partir du tournant des années soixante-dix.

¹ Le Kop désigne la partie du stade où se regroupent les supporters les plus fervents. Ce nom provient d'une tribune du stade d'Anfield Road à Liverpool, appelée « Spion Kop » en référence à une bataille de la guerre des Boers.

Développement des « ultras » en France

Ces nouveaux supporters apparaissent dans un contexte marqué par la mort de 39 supporters de la Juventus de Turin au stade du Heysel à Bruxelles, le 29 mai 1985, avant un match contre Liverpool. Ce drame s'explique par la conjonction de plusieurs facteurs : la violence de certains supporters anglais, un mouvement de panique parmi les fans de la Juventus, une infrastructure inadaptée et une organisation déficiente. Pourtant, l'attention de l'opinion s'est focalisée sur la première cause². Cet événement influe sur l'image que les jeunes supporters français cherchent à donner d'eux-mêmes ainsi que sur la manière dont ils sont perçus. Ceux qui s'inspirent du modèle italien tentent alors de se défaire de l'étiquette de hooligans qui leur est accolée. En 1986, les dirigeants de l'OM demandent au Commando Ultra de changer de nom (ils deviennent les Ultras Marseille) et d'emblème (à l'origine une tête de mort). Dans une longue interview publiée par le journal local *Sud-Ouest* en janvier 1988, les Ultramarines bordelais affirment qu'ils sont « fous de foot, pas hooligans », ce à quoi le président des Girondins de l'époque, C. Bez, répond en déclarant qu'« il faut chasser les ultras ». En revanche, les hooligans parisiens se servent de la nouvelle médiatisation des violences liées au football pour s'affirmer. C. Biétry et Canal + leur offrent une occasion inespérée d'exprimer leur violence et leur racisme en allant les interviewer dans leur tribune quelques jours après le drame du Heysel.

Initialement, ces groupes de jeunes supporters sont donc considérés avec méfiance ou inquiétude. Pourtant, après quelques années difficiles, ils ont réussi à s'implanter. Des groupes sont apparus un peu partout derrière les clubs de première mais aussi de deuxième division et leurs effectifs se sont étoffés, parfois de manière considérable. Aujourd'hui, les virages des stades français sont beaucoup plus animés qu'il y a 20 ans, et leur population s'est nettement rajeunie. Comme le souligne C. Bromberger³, il conviendrait désormais plus de parler, à propos des virages, de tribunes « juvéniles » que de tribunes populaires. Si les hooligans conservent une image sociale très négative et restent minoritaires, les ultras sont, quant à eux, beaucoup mieux connus et acceptés. Le Commando Ultra marseillais a ainsi pu reprendre son appellation d'origine. Les dirigeants des clubs consentent à discuter avec eux, les médias parlent des principaux groupes... Leurs chants sont connus en dehors des tribunes (« Ce soir on vous met le feu », par exemple) et passent même dans l'espace politique. Ainsi, le fameux slogan « Tous ensemble » appartient au répertoire « ultra ». Importé d'Italie et adopté par les supporters français, il a été repris par un groupe de rock puis lors des manifestations étudiantes ; il est devenu depuis très populaire.

Les différents types de supporters

A observer le public du football, il semble qu'il existe quelques manières typiques de supporter une équipe. Construite empiriquement, la typologie suivante distingue cinq catégories de spectateurs, en fonction de la nature de leur participation. Il convient de préciser d'emblée que l'intensité de la participation ne préjuge en rien de l'attachement au club : les plus exubérants ne sont pas nécessairement ceux qui aiment le plus sincèrement leur club.

- Le *spectateur* se rend avant tout au stade pour goûter le spectacle offert par les joueurs, même s'il a une préférence pour une équipe (ne serait-ce que parce qu'il fréquente généralement le même stade). Il participe peu, se contentant de commenter le match et d'applaudir les belles actions.

² M. de Fornel, « Violence, sport et discours médiatique : l'exemple de la tragédie du Heysel », *Réseaux*, n° 57, 1993, pp. 29-47.

³ C. Bromberger, « Passions pour "la bagatelle la plus importante du monde" : le football » in C. Bromberger (dir.), *Passions ordinaires. Du match de football au concours de dictée*, Paris, Bayard, 1998, p. 288.

- Le *supporter* « classique » s'intéresse principalement à la prestation de son équipe favorite, qu'il espère voir gagner tout en profitant d'un spectacle de qualité. Il encourage les joueurs par des bravos, des applaudissements, il reprend parfois certains chants lancés par le Kop, mais il ne participe pas à outrance. Les supporters, pour marquer leurs distances avec les spectateurs, insistent sur leur fidélité au club, ce qui se caractérise par une passion exclusive, par une présence régulière au stade ou encore par le refus de siffler les joueurs.

- Le *supporter de Kop*, ou *Kopiste*, se distingue du précédent par la ferveur de son engagement. Paré aux couleurs du club, il assiste au match debout et soutient son équipe avec vigueur. La victoire de ses favoris constitue sa priorité, la qualité du spectacle sportif étant considérée comme secondaire (mais pas négligeable), d'autant que le Kop correspond généralement à la tribune où les places sont les moins chères et, par conséquent, où la vision du jeu est la moins bonne. Au sens large, déjà utilisé plus haut, le Kop désigne la tribune la plus chaude d'un stade. S'il a de très nombreux supporters, un même club peut disposer de deux Kops, comme à Paris avec les Virages Auteuil et Boulogne. Le terme *Kopiste* permet de distinguer ceux qui prennent pour modèle les fans anglais⁴, par rapport aux ultras d'inspiration italienne. Les *Kopistes* français les plus fameux sont ceux de Lens.

- L'*ultra* est, lui aussi, un supporter fervent mais il se démarque du *Kopiste* par sa participation à un groupe structuré qui planifie le soutien à l'équipe. Le groupe affiche ses banderoles, les meneurs, postés en bas de la tribune, lancent les chants avec un mégaphone, les tambours soigneusement alignés rythment les slogans, des animations (appelées, à l'italienne, *tifos*⁵) colorent la tribune à l'entrée des joueurs. Les ultras se mettent en scène, créant leur pratique et leur spectacle. Les ultras français les plus connus sont ceux du Virage Sud de Marseille.

- Les *hools*⁶ (contraction du terme *hooligans*), comme les ultras, se mettent en scène et développent leur propre pratique. Mais ils se valorisent moins par le soutien apporté à l'équipe (l'ambiance varie fortement selon les matches) que par la confrontation physique avec leurs homologues des bandes adverses. Ils s'inspirent du second modèle anglais, celui des *hooligans*. Ils ne portent pas les insignes traditionnels du fan et optent pour une tenue plus discrète quoique reconnaissable par les initiés. Ils prennent parfois le nom de « *casuals* », qui désigne, à partir de la fin des années 1970, les *hooligans* anglais cherchant à se dissimuler au maximum afin de ne pas être reconnus par la police. En Belgique et aux Pays-Bas, les *hools* s'appellent « *siders* ». Les *hools* parisiens, qualifiés aussi pudiquement d'« *indépendants* », sont les plus connus en France.

Les formes de la violence

La violence a toujours existé autour des matches de football européens, mais la fréquence des incidents est variable selon les époques et leur nature semble s'être modifiée⁷. A côté de la violence spontanée, déclenchée par les événements liés au match ou par des

⁴ Les *Kopistes* « à la française » ont adapté le modèle anglais en le combinant avec des formes traditionnelles de supportérisme. Pour être très précis, il faudrait distinguer les *Kopistes* à la française, comme ceux de Lens, de ceux qui sont pleinement fidèles à la tradition anglaise : on se retrouve au bar avant le match, on entre au stade au dernier moment, on chante et on retourne au bar au coup de sifflet final. Ainsi, au Havre, où nous menons actuellement une enquête, les membres du Kop Ciel et Marine (KCM) sont des *Kopistes* à la française, alors que quelques supporters un peu en marge du groupe KCM correspondent plus nettement au modèle anglais.

⁵ En italien, le terme « *tifo* » désigne l'action de soutien à l'équipe, c'est-à-dire aussi bien les animations que les chants. Tel qu'il est utilisé en France, ce terme renvoie seulement aux spectacles organisés dans les tribunes.

⁶ Le singulier (tantôt *hool*, tantôt *hools*) est peu usité.

⁷ Cf. pour la Grande-Bretagne, E. Dunning, P. Murphy et J. Williams, « La violence des spectateurs lors des matchs de football », in N. Elias et E. Dunning, *Sport et civilisation. La violence maîtrisée*, Paris, Fayard, 1994, pp. 335-366.

rivalités entre clubs, s'est développée, depuis la fin des années soixante, une violence préméditée (et plus ou moins organisée selon les cas), largement indépendante des événements sportifs. L. Walgrave et K. van Limbergen associent à la violence spontanée le terme de « vandalisme », réservant celui de « hooliganisme » à la violence planifiée⁸, ce qui leur permet de mettre l'accent sur les modalités modernes de la violence liée au football.

La violence préméditée n'est pas, pour autant, l'apanage des hools. C. Bromberger oppose les ultras, comme groupes institués ayant recours à une violence occasionnelle et liée au contexte spécifique du match, et les bandes de hools pour lesquels la rencontre sportive ne serait qu'un prétexte à l'affrontement violent⁹. Or les ultras ont, eux aussi, recours à la violence préméditée. Les incidents fréquents entre ultras marseillais et stéphanois, indépendamment du déroulement des matches et parfois en dehors d'une rencontre entre leurs équipes respectives (lors des Martigues-Saint-Etienne notamment) ou de tout match (affrontements au local des Magic Fans stéphanois), en témoignent. La violence préméditée est donc le fait des ultras et des hools. Cependant, les uns et les autres considèrent différemment cette violence. Chez les ultras, la violence occupe une place plus ou moins importante selon les groupes, mais pas prépondérante. Elle est un moyen d'action parmi d'autres (les animations, les chants...), alors que, pour les hools, elle constitue le principal mode d'action, autour duquel leur pratique s'organise.

Ultras et hools

Ultras et hools sont conscients de leurs différences et ils les revendiquent. Les ultras insistent sur le soutien qu'ils apportent à l'équipe et sur le fait qu'ils ne vont pas au stade uniquement pour se battre. Un ultra bordelais, pourtant violent, affirmait ainsi que son « mouvement »¹⁰ était « plus riche » que celui des hools. Quant aux hools, ils affichent leur peu d'intérêt pour les animations et les groupes structurés, suspectés d'être trop commerciaux et pas assez indépendants des dirigeants du club. Si les ultras et les hools sont différents les uns des autres, ils se distinguent tous deux nettement du reste du public. Par leur âge, d'abord, puisque ces groupes rassemblent des individus jeunes alors que les autres supporters sont de tous âges. Par leur manière de supporter, ensuite : leurs attitudes, leur façon de chanter s'écartent consciemment de celles des autres supporters dans un effort de distinction et de création d'une pratique autonome. Enfin, ils refusent toute structure officielle, inféodée au club.

Il est donc incorrect d'affirmer que le hooliganisme est une modalité du supportérisme ultra. Nous pouvons soutenir, en revanche, que les mouvements ultras et hools sont deux modalités d'un supportérisme extrême, considéré comme une fin en soi¹¹. Ultras et hools se passionnent pour le club, mais également, voire surtout, pour ce qu'ils sont eux-mêmes. Au-delà de leurs divergences, les ultras et hools partagent une même culture du supportérisme : ainsi les ultras marseillais des Winners entretiennent une amitié solide avec les hools liégeois du Hell-Side. C'est cette proximité qui nous conduit à regrouper ultras et hools dans une même catégorie, celle du supportérisme « ultra ».

⁸ L. Walgrave et K. van Limbergen, « Le hooliganisme belge : description et essai de compréhension », *Revue interdisciplinaire d'études juridiques*, 1988, n° spécial, pp. 7-31.

⁹ C. Bromberger, A. Hayot, J.-M. Mariottini, *Le match de football. Ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples et Turin*, Paris, Maison des sciences de l'homme, 1995, p. 242-243.

¹⁰ Les supporters parlent du « mouvement » ultra ou du « mouvement » hools.

¹¹ Nous reprenons les propos de P. Mignon en nous en éloignant un peu : *La société du samedi : supporters, ultras et hooligans. Etude comparée de la Grande-Bretagne et de la France*, Paris, IHESI, 1993, p. 6.

Quelle est la logique propre aux « ultras »¹² ? Pour l'appréhender, il ne suffit pas de s'arrêter aux dimensions les plus spectaculaires de l'expérience des « ultras ». Alors que beaucoup d'études se limitent à leur violence, nous nous efforçons de saisir la cohérence d'ensemble de leur comportement. Si nous nous attachons ici essentiellement au point de vue des « ultras », il importe d'étudier leurs interactions, parfois conflictuelles, avec les autres acteurs (dirigeants, joueurs, journalistes, autres supporters...) et les effets que ceux-ci produisent sur la pratique « ultra ». Les uns et les autres définissent ce qu'est un « bon » supporter, et ces différentes représentations sont loin de coïncider en tout point.

Le monde des « ultras »

Des groupes hiérarchisés

Pour décrire les groupes « ultras », nous pouvons évoquer une pyramide ou plusieurs cercles concentriques. Dans notre étude sur Bordeaux, menée lors de la saison 1993-1994, nous reprenions cette dernière image et nous distinguons : un *noyau dur*, regroupant la soixantaine de personnes fortement impliquées dans les groupes (ce nombre est plus important aujourd'hui) et les faisant vivre au quotidien. Autour de ce premier cercle, ils sont un peu plus nombreux (environ 150 sur Bordeaux en 94) à former le *noyau mou* ; ces individus sont bien connus de ceux du noyau dur qui n'hésitent pas à les solliciter. La population de cette strate est variée : certains ne cherchent pas à être davantage impliqués, d'autres aspirent à intégrer le noyau dur. Ensuite, les *sympathisants* sont membres du groupe ou s'en sentent proches. Parmi eux, certains sont intéressés par le milieu « ultra » et sont parfois fascinés par l'image du groupe alors même qu'ils sont peu connus des meneurs. D'autres suivent les actions des ultras (cela est moins le cas pour les hools) uniquement parce que ceux-ci sont perçus comme les supporters les plus chaleureux. Les sympathisants ne sont pas à l'origine des actions mais ils font masse et leur présence contribue à forcer le respect des supporters adverses. Enfin, la *base*, formée par le public qui fréquente la tribune, est surtout indispensable aux groupes ultras, qui l'invitent à participer aux animations et à l'ambiance. Tous les groupes, à des degrés divers, distinguent nettement leur noyau des sympathisants, ceux qui animent le groupe de ceux qui sont derrière, et dont le groupe a besoin pour vivre. Ainsi, si le noyau du Commando Ultra marseillais est composé d'ultras, certains de ses membres sont des Kopistes qui rejoignent le Commando pour l'ambiance.

La signification du supportérisme, les motivations ne sont pas les mêmes selon la strate à laquelle appartient l'individu. Nous nous intéressons essentiellement au noyau (dur et mou) et à ceux pour lesquels être « ultra » est une occupation durable (les « carrières »¹³ sont plus ou moins longues). Pour eux, être « ultra » ne se limite pas au temps du match. C'est une activité quotidienne qui fait partie de leur vie, qui est devenue une habitude. Ils affirment

¹² Le terme « ultras », avec des guillemets, renvoie donc aux ultras et aux hools. Du fait du déroulement de la Coupe du Monde en France, plusieurs ouvrages sont parus au moment où nous rédigeons ce texte. On trouvera une analyse du supportérisme à la française, et particulièrement du cas parisien, dans P. Mignon, *La passion du football*, Paris, Odile Jacob, 1998, et une description ethnographique d'un groupe ultra, les Winners marseillais, dans N. Roumestan, *Les supporters de football*, Paris, Anthropos, 1998.

[Note pour la mise en ligne sur HAL-SHS : dans ce texte, je proposais de distinguer les termes ultras, sans guillemets, renvoyant aux ultras à l'italienne, et « ultras » avec guillemets, rassemblant ultras et hools. Cependant, suite à une erreur lors de l'édition de l'article, les termes ultras et « ultras » apparaissent de manière aléatoire et incohérente dans la version publiée dans Sociétés & Représentations. Ce problème ne se retrouve pas dans ce fichier où l'utilisation des mots ultras et « ultras » correspond à la distinction faite ci-dessus. Suite à cette erreur d'édition et pour éviter toute confusion, j'ai décidé, dans mes travaux ultérieurs, de ne plus utiliser le terme « ultras » avec guillemets, de réserver le qualificatif d'ultras aux groupes se revendiquant du modèle italien et de parler de supporters extrêmes pour rassembler les ultras et les hools.]

¹³ Nous utilisons ce terme dans le sens que lui donne H. S. Becker, dans la filiation d'E. C. Hughes.

fièrement « être ultra sept jours sur sept »¹⁴. Les occupations des associations ultras sont nombreuses : réalisation de gadgets, préparation des spectacles et des déplacements, rédaction du fanzine (petit journal autoproduit), coordination des sections. Les principaux groupes ultras français possèdent leur propre local où ils se réunissent pour les besoins du groupe mais aussi pour le plaisir d'être ensemble (certains groupes de hools ont un bar attitré).

Qui sont les « ultras » ?

Comme nous l'avons déjà souligné, les « ultras » du noyau sont jeunes. La plupart ont entre 16 et 25 ans, les « anciens » étant un peu plus âgés. Ce sont à 85-90 % des garçons. Ils sont, dans leur grande majorité, blancs. Nous pouvons relever deux exceptions : la tribune parisienne Auteuil, où certains membres actifs ne sont pas blancs, et surtout les Winners marseillais. (Précisons que la population de la tribune et celle du noyau ne sont pas identiques ; par exemple, dans le Virage Sud de Bordeaux dans son ensemble, on rencontre plus de filles et de jeunes issus de l'immigration que dans le noyau des groupes.) La grande question porte néanmoins sur l'origine sociale de ces jeunes. Nous estimons, partageant en cela les appréciations de C. Bromberger¹⁵, que les « ultras » français ne correspondent pas au portrait-type que proposent souvent les médias, celui d'un jeune issu d'un milieu défavorisé, en échec à l'école et en difficulté sur le marché de l'emploi. Au contraire, les « ultras » ne nous semblent guère différents des jeunes de leur âge. L'enquête que nous avons réalisée à Bordeaux (cf. annexe) montre que les « ultras » bordelais sont issus de tous les milieux sociaux, particulièrement des classes moyennes, et que leur niveau scolaire est appréciable. Les résultats partiels des travaux que nous menons actuellement semblent confirmer la diversité sociale parmi les groupes ultras et hools.

Si les « ultras » présentent des profils divers, les carrières et les positions occupées dans le groupe varient selon le milieu social et, surtout, le niveau scolaire. Souvent, les plus diplômés s'occupent du fanzine ou de l'organisation des animations. Il est possible que les divers modes d'engagement dans la violence correspondent à des différences sociales. C'est, en tout cas, ce qu'avance M. Comeron à propos des siders du Standard de Liège. Selon lui, les « desperados », dont la violence est intense et non limitée au contexte du football, sont pour la plupart « sans emploi ou ouvriers non qualifiés, une partie étant fortement défavorisée et marginalisée socialement », alors que les « durs classiques », dont la violence s'exprime dans le seul cadre du football, « pour la plupart, présentent une insertion socioprofessionnelle relativement correcte »¹⁶. Ce qui est certain, dans le cas de la France, c'est qu'il existe plusieurs modes d'engagement dans les pratiques ultras et hools et que des jeunes différents peuvent y trouver des satisfactions différentes.

L'ordre et le chaos

En observant les « ultras » à domicile ou à l'extérieur, on est frappé par le caractère à la fois débridé et ordonné de leur comportement. Le moment du match ou du déplacement est l'occasion de faire la fête, de « se défouler ». Cependant, les manifestations de soutien, de joie, de haine sont organisées, ritualisées. Les mouvements d'ensemble (sauter sur place, taper dans les mains) sont d'abord annoncés au mégaphone afin de débiter en bon ordre. Les chants partis spontanément de la tribune sont arrêtés par les meneurs, qui expliquent que c'est à eux

¹⁴ Les propos repris entre guillemets sont tirés d'entretiens ou de discussions avec des « ultras ».

¹⁵ Par exemple, C. Bromberger, « La passion partisane chez les ultra », *Cahiers de la sécurité intérieure*, n° 26, 1996, p. 35-36.

¹⁶ S. Govaert et M. Comeron, *Foot et violence. Politique, stades et hooligans. Heysel 85*, Bruxelles, De Boeck Université, 1995, p. 147.

de les lancer. De même, les explosions de joie qui suivent les buts ne s'expriment pas n'importe comment. Ainsi, certains groupes déboulent du haut de leur tribune vers le bas. D'un côté, donc, une organisation rigoureuse, un comportement qui nécessite de l'ordre, de la discipline et du sérieux, afin de bien faire son « métier » d'ultra ou de hooligan. De l'autre, un aspect festif et volontairement chaotique et, dans la plupart des cas, une certaine capacité de distanciation à soi, qui témoigne qu'« on ne se prend pas trop au sérieux ». P. Broussard a bien saisi cette ambivalence : « un spectacle qui tenait à la fois du carnaval de Rio et d'un défilé militaire à Moscou : la liesse orgiaque du premier, associée à la rigueur disciplinée du second »¹⁷ écrit-il à propos des animations des ultras de la Roma, mais cette remarque vaut pour l'ambiance en général.

Les déplacements

Les voyages pour aller voir jouer son équipe à l'extérieur sont des moments privilégiés. Tout au long du trajet, alcool et drogue (douce, généralement) circulent. Plus encore que la tension, forte car il s'agit d'aller défier l'adversaire sur son territoire, ou l'attitude des « ultras » au stade, c'est la dimension transgressive du déplacement qui est la plus marquante. On a l'impression que, ce jour-là, pour les « ultras », tout est permis, que, dans leur esprit, ce qu'ils font ne prêle pas à conséquence. Ainsi, le « pillage » des stations services est devenu la règle. Au retour d'un match à Nantes en 94, quelques ultras bordelais, entrés par effraction dans une maison devant laquelle leur bus était tombé en panne, n'ont pas tenté de dérober des objets de valeur ; ils ont foncé vers le réfrigérateur pour trouver de quoi manger et se sont follement amusés avec la vaisselle pendant que d'autres couraient dans le jardin des fumigènes à la main ou recouvraient les murs d'inscriptions farfelues. A l'aller, lors d'un arrêt dans un centre commercial, les uns avaient joué au football dans les rayons, les autres avaient ouvert des bouteilles de champagne, tout cela dans une atmosphère festive. Le déplacement est le moment où les « ultras » se permettent certains actes que la plupart d'entre eux ne s'autorisent pas dans la vie courante. Par conséquent, il ne suffit pas d'interpréter leurs actes transgressifs ou leurs violences en termes d'incapacité à se contrôler : il faut aussi tenir compte de leur volonté, à certains moments, de ne pas se maîtriser. « Moi, ce que j'aime surtout, c'est les déplacements. Tu es toute la journée avec tes potes, tu fais ce que tu veux. Et puis, c'est plus fort que toi, tu arrives dans la ville, t'es fier et tout... C'est un peu l'anarchie, on fait ce qu'on veut, personne n'est là pour nous faire chier. (...) Tu es libre, tu sens que tu es le plus fort, tu es avec tes potes, rien ne peut t'arriver. Il y en a qui abusent, mais bon... ».

Quelques caractéristiques du supportérisme « ultra »

L'autonomisation du supportérisme

L'histoire du mouvement « ultra » est celle de l'autonomisation progressive du supportérisme par rapport à la rencontre sportive. Refusant de ne participer que par procuration, les « ultras » créent leur propre pratique et leur propre compétition, laquelle repose sur des critères bien définis. A côté du match de football, un second match oppose, dans les gradins et autour du stade, les « ultras » des deux camps. Cette compétition s'exerce au niveau national, mais aussi à l'échelle locale, les groupes de supporters d'un même club étant en concurrence pour le leadership dans leur ville. Nationalement, il existe des haines farouches, des inimitiés mais aussi des alliances voire des jumelages. A travers ces relations plus ou moins conflictuelles entre groupes, une communauté d'expérience s'est peu à peu

¹⁷ P. Broussard, *Génération supporter. Enquête sur les ultras du football*, Paris, Robert Laffont, 1990, p. 136.

constituée grâce à la correspondance et aux échanges entre « ultras », à l'apparition de fanzines à vocation nationale (entre 1990 et 1992, un ultra marseillais édite *Ultramag*), à la sortie, en 1990, de *Génération supporter* de P. Broussard qui est vite devenu un livre culte, ou à l'existence, entre 1992 et 1995, d'un mensuel spécialisé vendu en kiosque, *Sup Mag*, qui a contribué au développement du supportérisme « ultra ».

Par conséquent, les « ultras » sont suspectés de s'intéresser plus à leur groupe qu'à leur club, plus au mouvement « ultra » qu'au football. Pour eux, le football ne serait qu'un prétexte. Qu'en est-il ? Quand on leur demande ce qui est le plus important pour eux, leur groupe ou leur club, une majorité penche pour le groupe, certains mettant groupe et club sur le même pied (« J'aime les deux. Et puis sans le club, y a pas de groupe »). Il est clair qu'ils sont avant tout intéressés par le mouvement « ultra » et par la bonne réputation de leur groupe. Mais cela ne signifie pas nécessairement qu'ils n'aiment pas leur club. Certains font leur autocritique : « On en était arrivé à ne plus être Ultra OM mais Ultra des Ultras » regrettait un Marseillais dans le fanzine du Commando Ultra. Nous avons pu constater que bon nombre d'entre eux, après avoir pris du recul par rapport à leur activité d'« ultra », continuent à aller au stade et à vibrer pour leur équipe. Si on les interroge de nouveau, ils affirment que, désormais, c'est le club qui compte le plus. Par ailleurs, sont-ils, ou non, de bons connaisseurs du football ? Lors de l'enquête menée à Bordeaux en 1994, sur 74 personnes, 54 avaient déjà joué au football en club et 8 pratiquaient encore (l'activité d'« ultra » laisse peu de temps pour participer aux entraînements et aux matches). A l'heure actuelle, les Ultramarines et les Devils bordelais ont chacun leur équipe de foot-loisir. En fréquentant ultras et hools nous nous sommes aperçus que la plupart d'entre eux connaissent bien le football, aiment y jouer, lisent la presse spécialisée, et n'ont rien à envier aux autres spectateurs.

Si un nombre non négligeable d'« ultras » revendiquent leur indifférence pour le football (« De toute façon, moi j'en ai rien à foutre du foot », « Les joueurs, à part Papin, j'en connais aucun », « Pourquoi le foot ? Ben, ça serait au hockey qu'il y aurait de la baston, j'irais au hockey »), la majorité d'entre eux s'intéresse à ce sport et à leur club. En fait deux passions se superposent : celle pour le football et celle pour le milieu des supporters. Une fois la parenthèse « ultra » refermée, la passion pour le football reprend le dessus. Il existe deux grands modes d'entrée dans la carrière « ultra ». Soit l'individu est d'abord venu au stade pour voir un match de football, avec sa famille ou son club de football, puis est devenu supporter avant de s'installer dans le Kop. Soit il a rejoint directement les « ultras ». Dans ce second cas, la passion pour le football semble moins forte et elle a plus de chances de cesser une fois la carrière « ultra » achevée.

Une volonté de paraître et de se distinguer

Il s'agit, d'abord, pour les « ultras », de se distinguer des autres supporters, perçus comme des « bouffons ». Ils refusent les accoutrements excentriques, les visages peints, qu'ils jugent ridicules. Ils sont tous vêtus plus ou moins de la même manière, selon les canons de la mode « ultra » du moment. Chacun porte une grande attention à la présentation de soi. Surtout, ils savent se mettre en scène afin d'attirer le regard vers eux. Les animations, les mouvements de foule qu'ils créent témoignent de cette recherche de spectacularisation de leur pratique. Passer à la télé leur procure une intense satisfaction. Comme l'a noté justement A. Ehrenberg, ils sont animés par la « rage de paraître »¹⁸. Paraître leur permet d'être connu socialement, de se forger une identité propre, d'ultra ou de hooligan. Cette identité doit inspirer le respect. D'où leur insistance dans la mise à distance des autres supporters, particulièrement des supporters folkloriques (les « clowns »), qui provoquent plutôt le sourire.

¹⁸ A. Ehrenberg, « La rage de paraître », *Autrement*, 1986, n° 80, pp. 148-158.

Le respect peut être obtenu par des réalisations valorisées, comme les spectacles, mais aussi par une image dure et éventuellement violente car, selon eux, quand on est craint, on est respecté ; en tout cas, on n'est plus un sujet d'amusement. Cet intérêt porté à la présentation et à la mise en scène de soi témoigne de l'activité réflexive des « ultras » sur leur propre pratique. Le comportement d'« ultra » ne va pas de soi : il suppose une réflexion sur ce qu'il doit être.

« 100 % Autonomes »

Les « ultras » revendiquent leur autonomie par rapport aux dirigeants du club. L'acte fondateur des premiers groupes « ultras » a été de rompre avec les associations officielles de supporters inféodées au club. « Enfin un club de supporters indépendant à Bordeaux » clamait le premier tract des Ultramarines, qui arborent aujourd'hui une banderole « 100 % autonomes ». Il est important pour eux de n'avoir de comptes à rendre à personne, de réaliser quelque chose par eux-mêmes sans aide extérieure. Les groupes recevant de l'argent, du club ou de sponsors, sont ainsi fortement critiqués. Les ultras, bien plus que les hools, insistent sur la « face cachée » de leur pratique. Ils sont fiers d'être bien organisés, d'être capables de faire fonctionner leur groupe et de réaliser de belles choses, que ce soient leurs gadgets ou leurs spectacles. « On a plus ce souci de la qualité que le Kop » affirment les ultras havrais. Le corollaire de cette autonomie est la distance critique que les « ultras » affichent par rapport au club. Comme d'autres supporters, ils ont le sentiment d'être l'âme du club : « Nous restons, les joueurs et les dirigeants passent ». Mais ils poussent cette logique à son terme et ils n'hésitent pas à s'opposer, éventuellement violemment, aux dirigeants du club ou aux joueurs (parfois physiquement agressés en cas de mauvais résultats).

Un territoire à soi

Le groupe s'inscrit dans un territoire, celui de la tribune. Les « ultras » se l'approprient et ils s'en considèrent comme les maîtres, d'où les accrochages récurrents avec les forces de l'ordre quand celles-ci investissent la tribune. Ce phénomène de privatisation d'un lieu public se retrouve sous des formes variées chez tous les supporters fidèles, mais il est accentué chez les « ultras ». Un groupe existe vraiment quand il a son espace propre. Vis-à-vis des supporters adverses, le territoire à défendre s'étend aux alentours du stade, voire à la ville entière.

Les « ultras » se présentent comme les défenseurs de leur club et, au-delà, de leur ville. Ils insistent sur leur identité locale et régionale. Tous se disent « fiers d'être (Parisiens, Marseillais, Nantais, Manceaux...) ». Les emblèmes de la ville ou de la région sont fréquemment arborés. A Rennes, les ultras du Roazhon Celtic Kop sont les seuls à mobiliser avec force leur identité bretonne. La référence à la ville et à la région, faible à l'origine des Ultramarines, est désormais extrêmement développée : les drapeaux de la Gascogne sont nombreux et certains slogans sont écrits en occitan. L'imitation des Italiens, pour lesquels les identités locales sont historiquement plus marquées qu'en France, a joué un rôle non négligeable dans cette évolution. Comme l'avance F. Dubet à propos des bandes de jeunes¹⁹, la logique de ces groupes pourrait être qualifiée de « nationaliste » dans la mesure où ils s'identifient à un territoire (leur tribune) et à leur ville dont ils se perçoivent comme les défenseurs.

¹⁹ F. Dubet, « Sur les bandes de jeunes », *Cahiers de la sécurité intérieure*, n° 5, 1991, p. 90.

La logique de l'honneur

Les « ultras » affirment avec emphase une foi en le club et une fidélité extrêmes : « Seule la mort détruira notre foi » (devise des Devils Bordeaux), « Où que vous soyez, quoi que vous fassiez, nous serons toujours à vos côtés » (devise des Magic Fans stéphanois, qui n'ont pourtant pas hésité, à plusieurs reprises, à agresser leurs joueurs), « Quand tous partiront, nous resterons fidèles » (slogan des Ultras de Marseille lors de la descente de leur club en deuxième division). Revendiquer sa fidélité, c'est affirmer la force et l'authenticité de son amour pour l'équipe, c'est s'appropriier le club et se distinguer des autres spectateurs, jugés plus versatiles : « C'est facile d'être là quand l'équipe marche bien ». Les « ultras » considèrent qu'ils défendent l'honneur de leur club et de leur ville. Ces valeurs qu'ils mettent en avant, ils attendent que les joueurs en fassent preuve : « Ni fierté, ni honneur, OL, tu nous fais honte » exprimaient, par banderole interposée, les Bad Gones de l'Olympique Lyonnais en 1995. Le plus important est, cependant, de préserver l'honneur du groupe. Pour cela, il est nécessaire de « se faire respecter ». La pire humiliation qu'un groupe puisse subir est de « courir » comme des « lapins » devant la « charge » adverse ou de se faire dérober sa banderole. Il faudra ensuite « laver l'affront » : la logique de la vendetta s'impose.

Les « ultras » s'efforcent de former un groupe fort. Ils insistent sur la solidarité censée les unir. Le groupe exerce une certaine contrainte sur ceux qui en font partie : tout membre doit prouver aux autres qu'ils peuvent compter sur lui ; il doit justifier ses absences lors des déplacements ; il risque d'être exclu quand il ne se conforme pas aux règles élémentaires. Les valeurs mises en avant (fierté, honneur, solidarité...) sont typiquement masculines. Les « ultras » affirment leur virilité (ils aiment se mettre torse nu), ils valorisent la force physique et adoptent souvent un comportement machiste.

Quelques enseignements

La violence

La violence est produite par la logique « ultra » de la compétition et du défi : il s'agit de faire mieux que l'adversaire, d'innover, de prouver sa supériorité. Elle est la conséquence ultime de l'opposition entre « eux » et « nous », de la construction de soi par le rejet de l'autre. Elle permet, au final, de savoir qui est le plus fort. Cependant, cette violence se veut régulée, honorable. Il existe des « règles du désordre »²⁰. L'objectif n'est pas tant de blesser l'autre physiquement que de l'humilier : généralement, le faire fuir suffit. L'action violente fournit l'occasion d'éprouver la force du groupe et sa solidarité interne. Le plaisir de la violence, évoqué par beaucoup d'« ultras », vient du sentiment de puissance qu'éprouve alors l'individu, des émotions que la violence procure, de l'impression de vivre quelque chose d'extra-ordinaire.

La violence fait partie de la logique ultra (et a fortiori de celle des hools) ; les ultras, même ceux qui sont peu attirés par la violence, le reconnaissent généralement (à l'exception de certains qui refusent toute violence). Pourtant, tous les ultras ne sont pas violents, loin de là. Beaucoup ne se battent jamais ou très rarement. Pour un nombre important d'entre eux, la violence n'est qu'exceptionnelle, elle est imposée par les circonstances : « il faut bien en passer par là » pour que le groupe soit respecté. La violence est alors acceptée (et ils aiment se la remémorer), à condition qu'elle soit rare. Cependant, ils sont nombreux, aussi, à éprouver un fort attrait pour la violence. Mais, même parmi ceux qui se revendiquent hools, la fascination pour la violence n'implique pas un passage à l'acte fréquent ; certains aiment

²⁰ P. Marsh, E. Rosser, R. Harré, *The rules of disorder*, Londres, Routledge & Kegan Paul, 1978.

avant tout se trouver « là où c'est chaud ». D'autres, au contraire, vont jusqu'au bout de leurs intentions et critiquent vertement ceux qui « ne font que regarder » ou qui « participent à distance » en lançant des projectiles. La fréquence et la nature des actes violents sont variables d'un individu à l'autre, d'un groupe à l'autre.

Les dimensions du supportérisme « ultra » que nous avons mises en évidence émergent des propos des acteurs : elles ne sont pas pour autant systématiquement actualisées. La pratique s'éloigne parfois du discours. La violence est censée respecter certaines règles : pourtant, si cela les arrange, les « ultras » hésitent peu à s'en affranchir. Entre la forte solidarité interne qu'ils affichent et la réalité des relations interpersonnelles, il y a parfois des différences notables. Leur indépendance, leur fidélité ne s'avèrent pas toujours à toute épreuve. Le monde « ultra » est un monde de la justification : il s'agit, pour eux, de montrer que leurs actes sont acceptables, qu'ils sont conformes à ce qui est attendu d'un « ultra ». Aussi ont-ils toujours de bonnes raisons pour s'écarter des règles.

Une culture

Ce que nous avons décrit, c'est une sorte d'idéal à atteindre. C'est, en somme, l'espace des pratiques « ultras ». Mais, à l'intérieur de cet espace subsistent de nombreuses divergences (ne serait-ce qu'entre ultras et hools). Chaque groupe en accentue plus ou moins les différentes dimensions. Ces variantes se retrouvent au niveau individuel : il n'y a pas *une* manière d'être « ultra » mais plusieurs selon l'investissement des uns et des autres. Néanmoins, il existe un fonds culturel commun qui leur permet de se comprendre et d'avoir le sentiment d'appartenir au même mouvement (ultra ou hooligan). Comme H. S. Becker l'a mis en évidence pour les fumeurs de marijuana, le comportement « ultra » est appris au contact des pairs ; l'individu acquiert ainsi des motivations qu'il n'avait pas à l'origine²¹. Il sait alors rationaliser sa pratique et la justifier face à un interlocuteur extérieur. La violence entre groupes est présentée « comme une querelle privée, un combat mutuellement accepté entre deux parties consentantes »²² : « On se bat entre ultras. On frappe pas les autres. Tous les mecs qui sont à la baston, ils l'ont voulu ».

Une expérience juvénile

Le développement de la culture « ultra » s'inscrit dans l'évolution de la jeunesse et dans l'apparition d'un « nouvel âge de la vie »²³. Selon O. Galland, nous passons d'un modèle d'entrée dans la vie adulte à un autre : au modèle de l'« identification » se substitue celui de l'« expérimentation ». L'identité n'est plus donnée, elle se construit au cours d'expériences successives. Ce nouvel âge de la vie correspond à une période moratoire marquée par l'incertitude, la définition problématique de l'identité individuelle et sociale, mais aussi par une possibilité nouvelle de profiter de la jeunesse, le moment où devront être pris des engagements concernant l'avenir étant remis à plus tard. L'activité d'« ultra » permet justement de s'investir dans une passion, d'occuper son temps libre, de rencontrer des gens, de voyager... Le groupe « ultra » est une forme de sociabilité typique de cette période de la vie, où l'on se retrouve entre amis pour faire la fête et rechercher des émotions fortes.

En outre, cette activité procure une vie de groupe (celui-ci est souvent présenté comme une « famille »), des relations stables, une cause à rallier, des adversaires. Elle offre aussi un rôle, celui d'« ultra » en général mais surtout celui d'individu particulier ayant une certaine

²¹ H. S. Becker, *Outsiders. Etudes de sociologie de la déviance*, Paris, Métailié, 1985.

²² G. M. Sykes et D. Matza, « Techniques of neutralization: A theory of delinquency », *American Sociological Review*, n° 22, 1957, p. 667-669, cité dans H.S. Becker, *op. cit.*, p. 51.

²³ O. Galland, « Un nouvel âge de la vie », *Revue française de sociologie*, 1990, t. XXXI, pp. 529-551.

place à l'intérieur du groupe, et l'opportunité de mener une carrière individuelle, d'être connu et reconnu personnellement dans un milieu donné. « Je suis fier de m'investir dans quelque chose, d'avoir trouvé une passion. La plupart des gens, ils n'ont pas de passion, ils s'emmerdent. Au moins, j'ai trouvé quelque chose où j'ai pu m'affirmer – même si ce n'est pas quelque chose qui me fait gagner des thunes –, où j'ai pu être reconnu, où on a pu me respecter et m'apprécier ». Etre « ultra » permet de se définir personnellement et de devenir un homme, en affirmant sa virilité et en revendiquant son autonomie, sa capacité à agir sans être aidé : « Tu ne peux pas toujours tenir la main à quelqu'un » nous répondit un ultra pour expliquer l'accent qu'il mettait sur l'indépendance de son groupe.

La définition de soi se fait enfin grâce aux identités collectives mobilisées par le groupe. Ces identités sont plus locales, régionales ou ethniques que sociales. Les « ultras » cherchent à s'inscrire dans une tradition, celle de leur club (ils insistent sur son passé et luttent, par exemple, contre les modifications de l'emblème ou du maillot) et celle de leur ville : ils s'efforcent de situer leur combat dans un cadre plus large, celui de l'histoire de leur ville et de leur région, afin de lui donner un sens. Les Winners marseillais retracent dans leur fanzine l'histoire de leur cité : « Ce n'est qu'en 536 après J.C. que Marseille tombe sous la domination des Francs qui l'annexent au royaume qu'ils ont constitué au nord. Se comportant comme de véritables barbares, les Francs devront lutter pendant plusieurs siècles contre Marseille, la rebelle. Mais en 739, Charles Martel, alors roi des Francs, mettra notre ville à feu et à sang. Comme aujourd'hui, nos ennemis viennent du nord... ». La Brigade Sud de Nice affirme : « A Paris, on n'aime pas trop que s'expriment les particularismes régionaux. C'est ce particularisme que nous entendons cultiver à la BSN car l'histoire de notre ville est riche d'une autonomie jalouée. Ni française, ni italienne dit-on, la cité de Nice a sa propre identité et la BSN marche sur les traces de ses valeureux ancêtres » (*Sup Mag*, n° 20, p. 161). Les identités sont bricolées, retravaillées : les « ultras » « inventent » des traditions²⁴. La politisation de certains groupes ressort en partie de cette volonté de définition de soi par la mobilisation d'identités collectives²⁵.

Groupe « ultra » et intégration sociale

Le groupe « ultra », comme toute bande, a une action socialisante. Il offre un cadre de vie, avec ses règles et ses valeurs, il propose des modèles de conduite. L'investissement dans le groupe, en favorisant l'affirmation et la valorisation de soi et en apprenant à collaborer avec d'autres personnes, peut être un facteur d'intégration sociale. Certains se servent même de cette expérience pour vivre : des fans ont été embauchés par leur club, dans plusieurs villes des magasins d'articles de football sont tenus par des ultras, un ultra mulhousien a monté une entreprise qui commercialise des produits destinés aux supporters, des Winners éditent un magazine consacré au public marseillais, des jeunes s'étant connus au stade ont créé des sociétés de surveillance... Certains trouvent du travail grâce aux relations nouées dans les tribunes. Militer dans un groupe, surtout quand il est ultra, est un moyen d'acquérir des compétences (par la gestion des activités, la préparation des animations ou des gadgets, la mise en page et l'écriture des lettres aux adhérents ou des fanzines...) et d'accéder à une forme d'action collective, qui dépasse parfois largement le cadre des tribunes : certaines associations

²⁴ E. Hobsbawm, « Inventing traditions », *Enquête*, 1995, n° 2, pp. 171-189.

²⁵ N. Hourcade, « Supporters 'ultras' et politique en France », *Archives aquitaines de recherche sociale*, à paraître. Rappelons que tous les « ultras » n'expriment pas d'idées politiques au stade et que, parmi ceux qui le font, certains sont d'extrême-droite, d'autres d'extrême-gauche.

[*Note pour la mise en ligne sur HAL-SHS : finalement, le numéro d'Archives aquitaines de recherche sociale n'est jamais paru... Ces analyses ont été développées dans : N. Hourcade, « L'engagement politique des supporters 'ultras' français. Retour sur des idées reçues », Politix, 2000, n° 50, pp. 107-125.*]

organisent des concerts ou mènent des actions sociales (les Ultramarines collaborent avec le Secours Populaire, les Devils ont offert des écharpes à des sans-abri...).

Pourtant, l'engagement d'« ultra » peut aussi provoquer un repli sur soi et sur le groupe susceptible de freiner l'intégration sociale. Ce risque est aggravé quand le groupe possède un local où certains passent l'essentiel de leur temps. Nous avons constaté que certains ultras avaient de moins en moins d'amis extérieurs au groupe, qu'ils n'avaient plus le temps de préparer leurs examens ou de chercher du travail. Passé un certain âge, ceux qui sont actifs en permanence dans le groupe sont souvent en échec dans leur insertion professionnelle. Il est aussi difficile de trouver, et de conserver, une amie qui accepte les contraintes de la vie d'« ultra », à moins qu'elle soit elle-même membre du groupe. Certains n'arrivent pas à prendre du recul, ce qui suscite l'incompréhension de ceux qui y sont parvenus. L'activité d'« ultra » peut servir de tremplin, mais elle peut aussi enfermer l'individu dans le groupe. Celui-ci présente l'avantage d'offrir des relations sociales et éventuellement des ressources (dans plusieurs villes, des associations ultras emploient un ou deux de leurs membres sur des contrats emploi-solidarité voire même, à Marseille, comme salarié à part entière), mais, en s'y intégrant, l'individu se coupe parfois du monde extérieur, ne serait-ce que parce que les normes et valeurs du groupe ne sont pas toujours celles de la société dans son ensemble.

Un monde ambivalent

L'un des traits marquants du monde des « ultras » est sa nature profondément ambivalente. C'est un monde de l'emphase, de l'exagération, du paraître, mais c'est aussi un monde de l'authenticité. Les « ultras » ont besoin de faire des photos d'eux réunis pour prouver qu'ils sont une « famille » mais, en même temps, malgré toutes les tensions internes, ils nouent de véritables liens d'amitié. Ils revendiquent à l'excès leur identité locale au point de demander l'indépendance de leur région, ils se servent des symboles de leur ville pour avoir des emblèmes à mobiliser ; pourtant, certains d'entre eux en profitent pour apprendre leur histoire et pour s'attacher réellement (et pas systématiquement de manière sectaire) à leur patrimoine culturel. Ils mettent l'accent, surtout auprès des gens extérieurs à leur univers, sur leur organisation et sur leur capacité à se comporter comme des individus responsables tout en insistant, essentiellement auprès de leurs pairs, sur leur faculté à « péter les plombs ». En fait, le bon ultra (plus encore que le bon hools, même si la bonne organisation et la clairvoyance lors de la bagarre sont valorisées) doit savoir alterner les types de comportement : être réfléchi quand il le faut et être « fou à lier » (devise des Magic Fans) quand c'est nécessaire. Celui qui se reconnaît essentiellement dans la dimension entrepreneuriale de l'association et qui est « trop sérieux » n'est pas considéré comme un ultra à part entière. Leur pratique témoigne à la fois d'une volonté de reconnaissance par autrui et d'un refus de toute institutionnalisation, qui leur ferait perdre la dimension oppositionnelle de leur mouvement. Pour justifier l'évolution de son groupe un membre des Winners expliquait : « Au début, être ultra, c'était être marginal. Maintenant, tout le monde se déplace, pose sa bâche, agite son drapeau ; ça ne nous suffisait pas. C'est pour ça aussi qu'il y a eu cette radicalisation ».

Retour sur les ultras et les hools

Pour interpréter les divergences entre ultras et hools, C. Bromberger²⁶ met l'accent sur leurs différents modes d'organisation : les ultras forment des associations structurées, qui limiteraient la violence, alors que les hools se réunissent en bandes, souvent éphémères, qui ne créeraient pas la même régulation interne. Il y aurait deux cultures, l'une, celle des hools,

²⁶ Cf. *Le match de football*, op. cit., p. 242-243 ou « La passion partisane chez les ultra », op. cit., p. 36-37.

serait caractérisée par la rupture avec les formes institutionnelles d'organisation et l'autre, celle des ultras, par la continuité. C. Bromberger insiste ainsi sur une des différences profondes entre ces deux types de supportérisme. Les hools se valorisent essentiellement en étant un groupe fort, solidaire, craint (donc respecté) et violent. L'image qu'ils donnent d'eux-mêmes est uniquement « négative », au regard des critères socialement dominants. Les ultras s'investissent, eux, dans la structure associative refusée par les hools. Ils soutiennent activement leur équipe, animent les tribunes, organisent des déplacements, entretiennent un local, gèrent un budget, servent d'interlocuteurs aux dirigeants et aux journalistes : certaines dimensions de leur pratique sont « positives », valorisées socialement. Ainsi, avons-nous dû ici, à plusieurs reprises, souligner que certains éléments valaient pour les ultras et non pour les hools. Pourtant, il nous semble que C. Bromberger sous-estime les capacités régulatrices des bandes de hools et surtout l'aspect oppositionnel des groupes ultras. Significativement, l'association ultra qu'il prend en exemple est le CUCB (Commando Ultra Curva B) de Naples. Or le côté « respectable » du CUCB est fortement critiqué : de l'avis de bon nombre d'ultras italiens, il n'y a plus de différence entre le CUCB et un club de supporters officiel. C'est que le CUCB et son ancien chef Palummella ne jouent que sur un des pôles du mouvement ultra, celui de la bonne organisation, et qu'ils négligent l'autre aspect, celui du « chaos ».

Nous pourrions, en fait, distinguer trois sous-cultures à l'intérieur du monde des ultras et des hools. D'abord, une sous-culture du conflit, légitimant la violence et construisant une conscience fière, depuis longtemps étudiée par la sociologie de la délinquance juvénile : celle des hools, qui développent quasi-exclusivement des dimensions socialement considérées comme « négatives ». Ensuite, une sous-culture « innovatrice », pour reprendre les termes de R. K. Merton²⁷ : celle des ultras, qui combinent des comportements « positifs » et « négatifs » pour accéder à la reconnaissance sociale. La sous-culture des ultras est moins en rupture que celle des hools avec les formes institutionnelles d'organisation, mais elle n'est que partiellement en continuité et elle s'affirme en opposition avec elles. Enfin, le mouvement « ultra » prend parfois la forme d'une contre-culture, car quelques ultras et hools remettent en cause l'ordre social, et cherchent, à travers leur pratique, à créer d'autres modes d'organisation, d'autres types de relations entre les individus.

ANNEXE

Nous présentons ici brièvement une partie des résultats de notre enquête menée au cours de la saison 93-94 auprès de 74 ultras (Ultramarines et Devils) et hools (Antisocial) bordelais. A quelques exceptions près, l'ensemble du noyau dur a été interrogé ainsi qu'une partie du noyau mou des Devils.

- *Une hétérogénéité dans l'origine sociale* : pour définir l'origine sociale de l'enquêté, il a été tenu compte de la situation professionnelle du père et de la mère. Nous avons catégorisé en fonction de la nomenclature de 1982 des Professions et Catégories Socioprofessionnelles. Nous avons trouvé 17 ouvriers, 20 employés, 15 professions intermédiaires, 8 cadres et professions intellectuelles supérieures, 4 artisans, 7 commerçants, 1 chef d'entreprise (de plus de 10 salariés) et 2 agriculteurs exploitants. Par rapport à leur place dans l'ensemble de la population active, les catégories populaires ne sont pas sur-représentées. Les ultras bordelais sont apparemment issus de tous les milieux sociaux, notamment des classes moyennes.

- *Un niveau scolaire appréciable* : si nous prenons comme référence le niveau scolaire atteint sans tenir compte, de l'obtention ou non d'un diplôme, nous obtenons les résultats suivants :

²⁷ R. K. Merton, « Structure sociale, anomie et déviance », *Eléments de théorie et de méthode sociologique*, Paris, Plon, 1965, pp. 167-191.

Niveau scolaire	Effectif total	Etudes achevées
5è – 3è – CAP	10	9
BEP	8	4
2nde – 1ère	6	1
Bac – Bac + 1	19	9
Bac + 2	19	6
Bac + 3 – Bac + 4	12	6

Sur 74 personnes, 35 ont achevé leurs études. Les deux tiers des « ultras » interrogés ont un niveau scolaire supérieur ou égal au baccalauréat. Par rapport à l'ensemble de la jeunesse française, la part de ceux qui sont en échec scolaire ou qui ont eu une scolarité courte, ne paraît pas élevée.

- *Une identité professionnelle en construction* : sur les 74 supporters qui ont répondu au questionnaire, 39 sont encore lycéens ou étudiants et 7 effectuent leur service militaire.

12 ont une situation que nous pouvons qualifier de stable. 4 d'entre eux ont plus de 28 ans. Un est artisan, un autre employé, quatre ouvriers et six « professions intermédiaires » ; parmi ces derniers, trois sont en début de carrière avec un diplôme supérieur ou égal à Bac + 2 et peuvent espérer progresser.

3 effectuent un stage qui semble devoir les conduire à un poste définitif. 6 accumulent stages et petits boulots en attendant de trouver un emploi ferme qui leur convienne : leurs périodes d'inactivité paraissent rares. Un autre a déjà travaillé comme employé et est au chômage ou effectue des petits boulots avant de retrouver un emploi correspondant à sa qualification.

6 n'ont jamais travaillé, sont au chômage depuis plusieurs années ou n'ont eu que quelques petits boulots de manière très épisodique.

Ces résultats sont tirés de notre mémoire de maîtrise : *Le mouvement des supporters ultras en France. Le cas du Virage Sud de Bordeaux*, sous la direction d'Anne Steiner et de Marc Lazar, université Paris-X-Nanterre, 1994.